SOCLE
Société, confiance & liberté

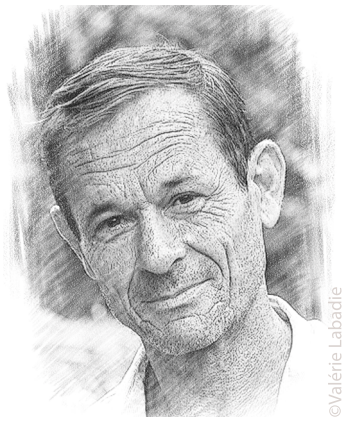
N°16 - juillet-août 2021

La confiance, socle des sociétés humaines

Pourquoi Socle ?

En un temps où les repères au sein des sociétés humaines s'estompent ou semblent voler en éclats, chacun s'accorde à reconnaître qu'il « faut recréer du lien social ».
Mais un tel impératif ne se décrète pas. Il naît du vécu et du réel, il s'affermit au fil du temps, au cœur de sociétés tout à la fois ouvertes sur le monde et ancrées dans leurs territoires. En ce sens, cette vertu (au sens romain de virtus*) qu'est la confiance s'impose en douceur, en tout temps et en tous lieux, comme le socle du bien commun.*
C'est pour y réfléchir avec vous, mois après mois, que nous engageons ici, avec des experts venant de tous les horizons, une réflexion de fond sur la crise de confiance que nous traversons.
Car pour que société puisse rimer avec liberté, il faut un socle solide qui se nomme confiance, qualité décidément éternelle et universelle.

Gens de Confiance


©Valérie Labadie

Patrice Franceschi : « La confiance est engendrée par un acte. Ainsi instituée, elle a cette capacité formidable de générer une nouvelle action encore plus puissante que la précédente »

Depuis les années 1970, Patrice Franceschi a pris la mer autant que les armes ou la plume pour explorer, défendre, rendre compte du vaste monde auquel il s'est confronté. Écrivain-aventurier, tel est son talent et la richesse qu'il transmet à ceux qu'il embarque sur son trois-mâts La Boudeuse. *Engagé en Afghanistan contre l'URSS, soutien actif des Kurdes de Syrie contre Daech, Patrice Franceschi a organisé nombre d'explorations scientifiques et de missions humanitaires, et présidé la Société des explorateurs français ainsi que l'ONG Solidarités International. Toutes ces expériences de terrain, sans cesse assimilées et pensées à travers l'exercice de l'écriture, ont nourri une philosophie réaliste et une bibliographie abondante. Côtoyer l'humain en des situations si variées, et souvent si risquées, a ciselé en lui une fine connaissance de la confiance qu'il partage avec nous dans ce numéro de* Socle.

Vous avez publié* Bonjour monsieur Orwell (Le contrôle numérique de masse à l'ère du Covid-19) *(Gallimard, 2020). Quelles réflexions vous inspire cette crise sanitaire ?
Ce qui nous a menacés et nous menace encore, ce n'est pas tant le virus lui-même, aussi dangereux puisse-t-il être, que le virus de la peur, engendré à l'occasion de cette crise, et qui risque de nous paralyser encore longtemps. Pour lutter contre la pandémie, on nous a fait peur, prétendument pour notre bien. Nous n'aurions pu accepter une telle réduction de nos libertés si nous n'avions pas été terrorisés au préalable. Nous en revenons au *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie, qui date pourtant du XVIe siècle mais en dit long sur la soumission des esprits que nous expérimentons. La peur domine aujourd'hui dans les pays occidentaux, annihilant toute tentative de courage. Or une société sans courage est moribonde, en passe d'être achevée. Il est par exemple compliqué de redonner à un soldat, miné par la peur d'un virus, le courage d'affronter la mort au combat. La crise sanitaire a fait ressortir la seule chose qui compte aujourd'hui : vivre le plus longtemps possible, la durée primant sur la qualité de la vie. Or la crainte de mourir sonne l'avènement de l'esclavage. Les conséquences seront considérables. Mais nous parlons bien ici de l'Occident, car des sociétés plus rustiques, moins touchées par la marchandisation, vont certainement rebondir avec force. Nous avons été capables, par le passé, de réagir énergiquement face à des épidémies. Hélas, nous sommes entrés en des temps post-héroïques.
Il est essentiel d'observer les logiques qui sous-tendent notre histoire, sans craindre d'accepter avec lucidité les fruits du constat. D'aucuns refusent l'exercice, le jugeant démoralisant, et n'osant s'aventurer au-delà d'un pessimisme dans lequel il est si facile de tomber. Pourtant, cet effort d'analyse n'est qu'une première étape pouvant conduire à un combat optimiste, nourri d'espoir. Il suffit de se décider pour cette attitude. Pendant longtemps, la liberté a été la valeur fondamentale de notre civilisation. Aujourd'hui, elle est détrônée par le désir absolu de survivre, quoi qu'il en coûte ; le maintien de nos libertés devient donc optionnel. La

sagesse grecque nous avait au contraire enseigné que la mort n'était nullement à craindre, seul l'était le fait de ne pas vivre pleinement. Il ne tient qu'à nous d'accepter de nouveau notre finitude et d'en faire quelque chose.

Pour vous, qu'est-ce qu'un aventurier ? Qu'est-ce que l'esprit d'aventure ?

La figure de l'aventurier a dominé les sociétés occidentales dans les cinq derniers siècles. Elle imprégnait beaucoup d'actes de la vie quotidienne. Les marchands par exemple étaient de vrais aventuriers, car faire du commerce pouvait conduire à risquer sa vie. Pour Marco Polo, Christophe Colomb, tout explorateur, scientifique ou médecin partant au loin, le monde était taillé pour l'aventure. L'esprit d'aventure irriguait toute la société. Il revêtait par ailleurs une véritable dimension intellectuelle et métaphysique, qui inspirait les comportements au quotidien et nourrissait des valeurs universelles et intemporelles. Depuis l'héritage des Grecs, le bien, le mal, le beau, le laid... étaient reconnus selon des acceptions communes à toute la civilisation européenne. De grands philosophes comme Xénophon, chef militaire et disciple de Socrate, ou Marc Aurèle, l'empereur stoïcien, illustrent magnifiquement cette alliance de la pensée et de l'action, de la philosophie et de l'aventure. Pour être plus précis, l'aventure est le premier outil de connaissance de la philosophie.

Les degrés de la confiance dépendent de preuves concrètes données par des actions

En revanche, depuis plus d'un siècle, le souffle de l'esprit d'aventure s'est tari. Nietzsche avait analysé le phénomène, et pressenti le changement profond qui s'opèrerait petit à petit, sur des décennies. Le tournant se situe probablement durant le dernier quart du XIX[e] siècle, entamant l'érosion, grain de sable après grain de sable, de l'héritage laissé par la sagesse antique. L'esprit d'aventure s'est dissous dans le relativisme de notre temps. Les valeurs qui lui étaient liées – goût de la liberté et de la connaissance, capacité au risque et au non-conformisme – sont aujourd'hui passées sous silence… ou galvaudées. Car notre époque est celle de la fausse monnaie, où des éléments originels se trouvent mués en avatars quelque peu monstrueux. Ainsi en est-il de l'aventure : elle a disparu, mais le goût en étant néanmoins resté, le voyage s'est trouvé dégénéré en tourisme de masse. À quelques exceptions près, l'aventure n'existe plus que sous cette forme falsifiée.

Que ce soit lors des combats face à l'Armée rouge en Afghanistan, ou à l'occasion de vos multiples engagements humanitaires, vous avez su gagner la confiance des hommes. Comment ce lien s'est-il construit ?

L'engagement militaire et l'engagement humanitaire génèrent des degrés de confiance différents. Lorsque je combattais en Afghanistan aux côtés du commandant Mohamed Amin Wardak contre l'Armée rouge après l'invasion soviétique de 1979, l'homme militaire dominait en moi. En revanche, lors de missions en Bosnie-Herzégovine, au Rwanda ou en mer de Chine par exemple, l'engagement humanitaire prévalait. Dans le cas d'une guerre où l'on prend totalement fait et cause pour l'une des parties prenantes, l'engagement est absolu. C'était le cas de la Résistance en 1940, c'est également mon combat pour le mouvement kurde. Dans ce genre de situation, la confiance est d'abord et avant tout le résultat d'une action. On aura beau annoncer que l'on va participer à la défense d'une cause, sur le terrain personne ne nous connaît. Par conséquent, la confiance doit être prouvée. Elle ne peut naître que de l'action. C'est parce que j'aurai agi de telle façon que les gens m'accorderont leur confiance – ou pas. La confiance n'est pas première. Elle est engendrée par un acte, et lorsqu'elle se trouve ainsi instituée, elle a cette capacité formidable de pouvoir générer une nouvelle action encore plus puissante que la précédente et de décupler ainsi les potentiels. Mais il ne faut surtout pas trahir, car le moindre accroc rompt ce processus.

Dans le cas de l'humanitaire, la confiance suit le même chemin, mais avec un degré moindre car l'engagement est également plus faible. Souvent les organisations humanitaires se retirent au fur et à mesure que la guerre augmente, montrant de fait que leur implication était mesurée. Le degré de confiance accordée ne peut donc qu'être proportionnel. On se fiera naturellement davantage à quelqu'un prêt à risquer sa vie pour sauver la nôtre, plutôt qu'à quelqu'un s'arrêtant en cours de route. Les degrés de la confiance dépendent de preuves concrètes données par des actions.

Dans votre livre* Éthique du samouraï moderne (Petit manuel de combat pour temps de désarroi) *(Grasset, 2019), vous insistez sur le lien qui unit courage et générosité. En quoi cette dernière vertu est-elle à vos yeux primordiale ?

Dans cet ouvrage, j'ai effectivement insisté sur le côté moderne de l'éthique du samouraï, car celle en vigueur au XVI[e] siècle au Japon ne saurait nous servir aujourd'hui. J'ai donc inversé le rang de la générosité par rapport aux autres valeurs. Dans nombre de pensées anciennes, le courage est la première des qualités humaines. L'observation du

monde que j'ai pu effectuer durant toutes ces années d'expéditions me fait dire au contraire qu'il vient en deuxième position après la générosité. Le courage, je l'ai vu chez les djihadistes à Raqqa en Syrie ; pour autant, leur générosité ne saute pas aux yeux… De la même façon, admirer la générosité seule ne mène pas à grand-chose car elle est souvent dévoyée. C'est réellement l'attelage des deux, générosité et courage, qui constitue une nouvelle approche du monde et qui, surtout, peut être utile à notre époque. Le courage n'est qu'un outil de la générosité, celle-ci guidant l'action. Nous en revenons au processus de la confiance : la générosité première, suivie d'une action courageuse, génère la confiance.

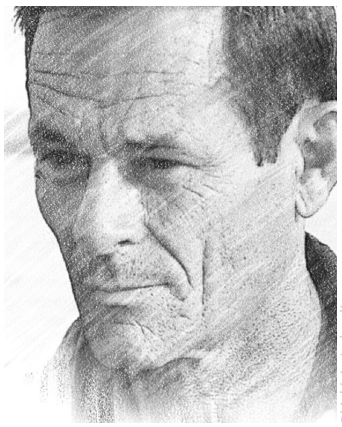
Dans notre monde numérisé et réduit à l'instantanéité, y a-t-il encore une place pour le temps long ? Dans quelle mesure l'homme peut-il se fier à la technique ?

Notre époque ne laisse effectivement plus de place au temps long. La modernité entend nous couper de notre dialogue intérieur. Mais il est toujours possible de résister à cet impératif, et de décider d'accorder du temps à la rêverie, à la poésie, à la méditation. En un mot, à nous de choisir de rester libre. La grande leçon de la philosophie stoïcienne, c'est que la décision nous appartient.

Quant au rapport avec la technique, je dirais que, de manière générale, plus on numérise et plus on déshumanise. Pour approfondir, trois questions me semblent fondamentales : qu'est-ce qu'un progrès humain ? qu'est-ce qu'un faux progrès ? et qu'est-ce qu'un contre-progrès ? Chaque nouvelle technologie peut être abordée selon cette grille de lecture. Si elle est réellement porteuse d'un progrès, il sera bon de l'utiliser ; si elle n'est qu'un faux progrès, les circonstances aideront à décider s'il convient de la conserver ou non ; mais si elle s'avère un contre-progrès, nous faisant retourner loin en arrière dans l'histoire de l'humanité, la sagesse serait de la refuser. À l'aune de cette analyse, il est déjà plus facile de se positionner librement. Peut-être faudra-t-il avoir le courage de dire non, et faire de ce refus un moyen efficace d'empêcher le retour en arrière identifié. Même si le constat peut être tragique, agir en homme libre, soucieux de préserver la liberté collective plus que sa propre personne, permettra toujours de changer la donne.

Pour ma part, beaucoup de technologies actuelles, telles la reconnaissance faciale, l'intelligence artificielle, etc., présentent un risque notoire de régression de nos libertés et peuvent légitimement susciter une réflexion, à l'instar de la bioéthique dans le domaine médical. Les capacités de l'intelligence artificielle à orienter nos choix et à modifier nos comportements me paraissent contraires à l'action de l'homme libre. S'il est évident que la propagande a toujours existé, l'essor technologique de ces dernières années a étendu son champ d'action dans une proportion historiquement inédite. Le véritable changement sociétal que cela implique réside d'ailleurs plus dans cette envergure sans précédent, que dans le développement même de nouveaux comportements. ■

REPÈRES
Patrice Franceschi


©Valérie Labadie

Né en 1954, Patrice Franceschi a construit sa vie autour de l'écriture et de l'aventure, l'une et l'autre se nourrissant mutuellement. Écrivain-aventurier donc, il est également aviateur, marin, parachutiste, officier de réserve, philosophe politique, cinéaste : homme de terrain, unifié par l'action de la pensée et la pensée de l'action, refusant la dichotomie moderne entre agir et penser.

Dès les années 1970, il réalise ses premières explorations terrestres, en Afrique et en Amazonie, puis combat en Afghanistan aux côtés des moudjahidines après l'invasion soviétique de 1979. De 1984 à 1987, il réalise le premier tour du monde en ULM, et mène par la suite de nombreuses expéditions ethnologiques auprès des Papous de Nouvelle-Guinée, des Indiens Macuje d'Amazonie ou des Naga de Birmanie. Depuis 1999, il poursuit ses explorations maritimes, à vocation humaniste et scientifique, en tant que capitaine d'une première *Boudeuse*, jonque chinoise, puis d'un trois-mâts construit en 1916, également nommé *La Boudeuse* en hommage à la frégate de Bougainville. Il a organisé plusieurs missions humanitaires en Bosnie-Herzégovine, en Somalie, au Kurdistan, etc., et présidé l'ONG Solidarités International (2000-2002), ainsi que la Société des explorateurs français (2002-2006). Il est chevalier de la Légion d'Honneur, et chevalier du Mérite maritime.

Il est l'auteur, entre autres livres, de *Ils ont choisi la liberté* (Arthaud, 1981, lauréat du prix Broquette-Gonin de l'Académie française), *Un capitaine sans importance* (Robert Laffont, 1987), *Qui a bu l'eau du Nil* (Robert Laffont, 1989), *Avant la dernière ligne droite* (Arthaud, 2012), *Première personne du singulier* (Points, 2015, prix Goncourt de la nouvelle), *Mourir pour Kobané* (Éditions des Équateurs, 2015), *Éthique du samouraï moderne* (Grasset, 2019). Il est membre des Écrivains de Marine depuis 2014.

EXTRAITS & RÉFÉRENCES

L'esprit d'aventure, source d'inspiration pour l'entreprise

Patrice Franceschi offre de multiples facettes. L'une de ses plus belles réussites est sans doute la vie légendaire de son navire La Boudeuse*, qui renaît après chaque épreuve tout en parvenant à conjuguer aventure humaine et découverte scientifique. Comment parvient-il au quotidien à articuler ses différentes manières d'être ?*

Vous dites souvent qu'esprit d'aventure et esprit d'entreprise ont d'évidents points communs, rappelant qu'il n'y a pas de dynamique créatrice et d'innovation sans prise de risque. Pouvez-vous préciser votre pensée ?
Les liens entre esprit d'aventure et esprit d'entreprise ont longtemps été évidents et visibles. Aujourd'hui, ils sont surtout théoriques, le grand risque étant que ce qui est possible ne devienne plus réel. D'une part, le principe de précaution a envahi la société dans son ensemble, réduisant d'autant la capacité à prendre des risques. D'autre part, l'intérêt commercial primant sur toute autre conviction, il n'est pas rare de voir des entreprises se conformer à l'air du temps dans le seul but de ne pas perdre de clients, même si individuellement les dirigeants ou collaborateurs auraient peut-être envie d'agir autrement. Dans le cas d'une délocalisation par exemple, si un chef d'entreprise préfère exploiter des travailleurs hors de son pays – pour parler crûment –, au risque de nuire à son environnement professionnel local, on peut légitimement se demander où est l'esprit d'aventure. Auparavant, beaucoup auraient résisté ; aujourd'hui, c'est extrêmement marginal.
En ce qui concerne le management, la distinction avec l'esprit d'aventure est nette. Dans le cas de *La Boudeuse*, trois-mâts goélette dont je suis le capitaine depuis de nombreuses années, je commande le navire, je ne le manage pas ! Commandement et management n'ont rien à voir, même si l'armée aujourd'hui se laisse vampiriser par une approche managériale. Le management peut détruire les capacités opérationnelles, empêcher le passage à l'action, ce qui tuera dans l'œuf un lien de confiance naissant. Dans une tempête, si le capitaine s'en tient à un rôle de manager, le navire risque fort de couler. Au contraire, le lien de confiance qui l'unit à son équipage tient dans le fait que son commandement est accepté, parce que sa compétence a été démontrée au préalable. On en revient toujours au même processus de la confiance. L'équipage obéit par confiance, et non par simple discipline ou obéissance. Le capitaine, quant à lui, assume la responsabilité de tout, en bien comme en mal, et ne peut ni s'arroger des privilèges en cas de succès, ni se défausser sur autrui en cas d'échec. Et s'il en est venu à commander, c'est pour l'intérêt collectif, et non par intérêt personnel. Le commandement se construit, il vient après la preuve de la compétence. Si l'image du commandement est si mauvaise aujourd'hui, cela est dû à une confusion avec les totalitarismes où le processus est inversé, avec un commandement imposé d'entrée de jeu et qui ne peut qu'exiger une obéissance aveugle. Au contraire, dans une société démocratique, le commandement est accordé après preuve d'une capacité à servir l'intérêt collectif. Il est dommage que le commandement disparaisse du monde professionnel, car un équilibre entre horizontalité et verticalité est essentiel. Toutes les strates d'une entreprise doivent évidemment pouvoir s'exprimer, mais il faut néanmoins un chef pour décider et amorcer l'action, avec bienveillance et efficacité.

Vous emmenez dans vos expéditions lointaines aussi bien des scientifiques que des aventuriers chevronnés ou des jeunes en quête de découvertes. Votre démarche allie donc action, réflexion et éducation. Là encore, comment parvenez-vous à établir des relations de confiance mutuelle avec des acteurs aussi différents ?
L'objectif de toutes mes expéditions a toujours été humain et jamais lucratif. *La Boudeuse* dépense beaucoup sans jamais rien gagner ! Cette démarche est très importante car ce sont toujours des mécènes qui nous soutiennent, non des sponsors. Il n'y a pas de marchandisation de nos aventures. Cela permet d'asseoir d'office un état d'esprit et d'attirer à nous des personnes en accord avec cette vision. S'il m'est parfois arrivé d'embarquer à bord une personne qui s'est révélée nuisible au groupe au bout d'un certain temps, le reste de l'équipage s'est manifesté pour que je la débarque avant même que je ne décide de le faire. Les relations humaines restent toujours perfectibles, mais globalement, toutes nos expéditions se sont toujours effectuées dans un esprit collectif fort et vertueux, que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. Lorsque l'objectif commun prime sur les intérêts personnels, une aventure formidable peut commencer, propice à la transmission. Cette dernière est fondamentale à mes yeux, et le sera de plus en plus. D'autant plus qu'inscrire un objectif collectif dans notre société si individualiste est essentiel.

LE REGARD DE GENS DE CONFIANCE

Confiance, aventure et commandement

À l'aube des années 2000, avec deux amis, nous avions marché – ou plutôt roulé – sur les brisées de Patrice Franceschi, en traversant l'Himalaya à moto. Sur nos Royal Enfield achetées et retapées en Inde, nous avions mis le cap sur l'Extrême-Occident, en franchissant des pays qui aujourd'hui semblent interdits, au premier rang desquels l'Afghanistan. Ce grand raid à moto qui reliait New Delhi à Paris fut une merveilleuse aventure. Aussi est-ce avec autant de joie que d'honneur que nous avons reçu ici le témoignage de ce gentleman-aventurier haut en couleurs qu'est Patrice Franceschi.

Ce qui séduit chez lui, c'est certes la dimension aventure, mais aussi sa capacité à allier l'onirique au pragmatisme : le littéraire est également scientifique, le poète, chef d'entreprise. De l'entretien qu'il nous a accordé, j'ai retenu trois traits forts qui résonnent dans l'aventure de GDC : la dimension clé du collectif dans toute entreprise humaine, la primauté de l'exemplarité et de la générosité, l'inéluctable nécessité de la prise de risque.

Conduire des hommes au combat ou secourir des populations en détresse au cours d'opérations humanitaires exige la même prépondérance du souci des autres. L'altruisme est à l'évidence un moteur puissant. Il a cette capacité de décupler les potentiels de chacun et de permettre à un chef de se distinguer par son exemplarité, seule véritable assise de son commandement.

En toute logique, la générosité apparaît alors comme la vertu première, avant même le courage nous confie Patrice Franceschi. Mais ce courage est néanmoins indispensable. Car sans lui, on ne peut assumer la prise de risque. Le capitaine de *La Boudeuse* ne se laisse pas empêtrer dans les rets du principe de précaution, lequel, quand il est exacerbé, aboutit à la paralysie. Ici, la leçon est claire : ces principes que Patrice Franceschi a mis en œuvre au cours de ses périples, nous les retrouvons dans l'aventure GDC. Car tous ont en commun ce socle commun qu'est la confiance, confiance en autrui, confiance en soi, confiance en la vie.

Ulric Le Grand
cofondateur de Gens de Confiance

La philosophie de Gens de Confiance

Individualisme exacerbé ? Délitement des structures traditionnelles d'entraide ? Oubli du respect d'autrui, et de la parole donnée ? De fait, les sociétés contemporaines s'interrogent sur leur devenir.
Ce constat a présidé à la naissance, en 2015, de Gens de Confiance, plateforme de petites annonces, basée sur la confiance et la courtoisie, ouverte à tous, sur recommandation. Ses petites annonces en font un laboratoire dans l'espace virtuel complexe qu'est internet. Par cette symbiose entre la technique et l'humain, GDC n'a pas la prétention de changer le monde, mais plus modestement de favoriser la renaissance de la confiance, ce lien subtil qui lie les uns aux autres au sein d'un réseau. GDC transpose ainsi, dans l'universalité du monde numérique, l'ancien système de connexions qui existait hier au sein du village. Cette démarche va bien au-delà d'un simple échange de biens et de services. Elle vise à recréer, très concrètement, du « lien social ». Via cette Lettre, nous entendons ainsi apporter notre contribution au débat public sur la renaissance de la confiance comme socle des sociétés humaines.

Gens de Confiance

SOCLE
Société, confiance & liberté
Une publication de Gens de Confiance
Directeur de la publication : Ulric Le Grand

CONTACT
ulric@gensdeconfiance.com
https://gensdeconfiance.com

N°ISSN : 2726-2499.